

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# REVUE BELGIANNE

Scientifiques, politiques et littéraires.

Vol. 7.

MONTRÉAL, MARDI, 20 AOÛT 1844.

No. 80.

La lettre suivante, qui n'a pu trouver place dans son temps, n'a cependant pas assez perdu son à propos, pour qu'elle n'intéresse encore nos lecteurs.

## DU MOUVEMENT RELIGIEUX A PROPOS DE LA SEMAINE SAINTE.

Paris, jour de Pâques, 7 avril 1844.

Mon cher ami, — J'avais préparé ma seconde lettre sur la Presse, mais j'en ajourné l'envoi à la semaine prochaine : il s'agit aujourd'hui de bien autre chose que de journaux et de leurs vaines disputes ! Treuve donc un moment à toutes ces clameurs des passions humaines ! Treuve à tous ces bruits d'en bas ! Quittons les arènes de la guerre et de la haine, pour nous élever dans les régions de la paix et de l'amour. Là voyez-vous, il s'opère des choses merveilleuses, des choses qu'il est bon que les hommes sachent, pour se consoler du triste spectacle des luttes, des doutes et des lâchetés de notre temps.

Je me proposais bien d'aborder un jour cette question grave et tant contestée du mouvement religieux ; mais j'aurais attendu encore, afin d'apporter plus de maturité et d'observation dans l'examen de cet important sujet. Aujourd'hui, les faits me pressent, m'éclairent ; ils me forcent d'entrer sans retard dans une appréciation où je m'engage avec bien de la joie, je vous l'assure ; et cette joie sera partagée par vous comme par quiconque prend intérêt au bonheur de l'humanité et à la gloire de Dieu.

Il y a longtemps qu'on parle du retour des esprits vers les idées religieuses ; il y a longtemps qu'on dit que la foi éteinte rallume son flambeau dans les âmes. Les uns ont affirmé, les autres ont nié la réalité du phénomène ; ceux-ci prétendaient que ces luciers de foi n'étaient que le brillant crépuscule d'une nuit prochaine et complète ; ceux-là soutenaient que c'étaient les faux rayons d'une aurore nouvelle et magnifique ; les timides disaient : Attendons ! les sages disaient : Prions ! — Et Dieu, de son côté agissait. — Il agissait en silence et dans l'obscurité ; il ne voulait pas, de nos jours, travailler à son œuvre sous les regards préoccupés et railleurs de la foule : il a fait comme ces grands artistes qui se cachent à tous les yeux, pour composer lentement un de ces chefs-d'œuvre devant lesquels on s'arrête, on se récrie d'admiration, lorsque le voile qui le recouvrait vient à tomber. Eh bien ! le voile mystérieux dont il a plu au Seigneur d'entourer jusqu'ici son travail divin, il est tombé aujourd'hui ! Et tout Paris a pu voir combien le Seigneur est grand, est magnifique dans ses œuvres : *mirabilia opera Domini* ! Oui, aujourd'hui, dans cette vaste basilique de Notre-Dame, il a été exposé aux regards des anges et des hommes un de ces tableaux qui racontent la gloire de Dieu mieux encore que toutes les étoiles du firmament.

Quel touchant, quel ravissant spectacle, mon ami ! J'en ai l'âme encore tellement émue, que la plume me tremble dans la main au moment de vous le décrire. Je décrire ?... mais il n'y a pas d'expressions pour rendre une semblable chose, il faut l'avoir vue ! — cela se sent, mais ne se peut dire. — Ecoutez cependant, vous qui n'étiez pas là, car il aide de ces quelques mots vous pourrez facilement, dans votre pieuse imagination, vous représenter ce qui s'est passé sous les voûtes de la vieille métropole de Paris. Vous en connaissez l'enceinte immense, mon ami ; eh bien ! figurez-vous qu'il y avait là, de la naissance du choc à l'extrémité de la nef, entre la double colonnade de piliers, qu'il y avait là, pressée, rangée comme une armée sainte, l'élite de la jeunesse française. Cette fois, on ne peut dire que la mode, la curiosité, l'attrait d'une parole éloquentes avaient rassemblé dans le lieu saint tous ces jeunes hommes. Oh ! c'était une chose bien peu de mode jusqu'à présent parmi la jeunesse, c'était une curiosité, un attrait que le monde ne soupçonne guère, qui avaient amené là ces trois ou quatre mille chrétiens. — Le nombre, en effet, s'élevait bien à ce chiffre, si l'on en juge par l'espace qu'ils occupaient, par les cinq quarts d'heure qu'a duré la communion, simultanément administrée à deux tables sacrées. La communion ! voilà ce qu'ils étaient venus chercher, ces étudiants, ces élèves de toutes les écoles ! Et il fallait voir tout ce qu'il y avait de paix et de bonheur sur leurs visages, de modestie et de piété dans leur attitude. Qu'ils étaient beaux, nobles et grands, ces jeunes hommes, lorsque, la tête pieusement inclinée, ils s'avancèrent sur deux lignes parallèles vers le banquet du Seigneur ! Combien les anges du ciel ont dû se réjouir en contemplant cette multitude de jeunes âmes qui s'en venaient tour à tour tremper la lèvres dans la coupe de vie, dans le vin qui fait fleurir la virginité ! Pour ma part, mon ami, je n'ai jamais rien vu d'aussi imposant ; et, je ne crains pas de l'affirmer, depuis cinquante ans, il n'y a rien eu en France, ni peut-être dans toute la chrétienté, de plus grave comme fait religieux. Je doute même que la vieille église de Notre-Dame de Paris ait jamais été témoin, aux plus pieux jours du moyen-âge, d'un pareil acte de foi. Aussi, comme ses échos semblaient répéter avec un frémissement joyeux les versets du *Magnificat*, du *Laudate*, du *Nunc dimittis*, chantés par ces milliers de voix. C'était elle qui pouvait s'appliquer les paroles de Marie : *Exultavit Spiritus meus, in Deo salutari meo, quia fecit mihi magna qui potens est*. C'est bien alors qu'on pouvait s'écrier avec une double allégresse : *Hæc dicit quam fecit Dominus* ; oui, Dieu seul avait fait un si beau jour.

Quelle joie vivait dans le cœur, se peignait sur les traits du digne archevêque de Paris, qui avait voulu lui-même présider à cette belle solennité et distribuer de ses mains l'Eucharistie à cette jeunesse avide ! Il y avait là aussi un homme non moins heureux, non moins ému en partageant la douce tâche du pontife, c'était le P. de Ravignan. Cet infatigable apôtre, après avoir, pendant tout le Carême, fait entendre à un auditoire immense sa parole éloquentes et nerveuse, avait consacré tous les jours de la semaine sainte à une retraite préparatoire à la fête de Pâques. Il y a dans l'âme de cet homme une force, un dévouement infinis. Plusieurs fois par jour, il montait en chaire, et tout le temps qui se passait entre ces prédications publiques, il le donnait aux prédications secrètes de la confession. Voilà à quoi s'occupe un jésuite !

Après la cérémonie sacrée, le père de Ravignan n'a pas voulu laisser partir cette jeunesse qui lui est si chère, parce qu'il l'a engendrée à Jésus-Christ, sans lui adresser un adieu. Je ne saurais vous exprimer, mon ami, ce qu'il y avait de touchant, de sublime dans ses accents fatigués, mais sortis d'un cœur toujours ferme, toujours aimant. Pendant cette courte allocution, bien des pleurs ont coulé, bien des résolutions ont été prises, résolutions saintes pour l'avenir.

J'ai regretté de ne pas voir à cette fête de la jeunesse française, un autre illustre religieux si aimé d'elle, et qui maintenant sème ailleurs sa chaudière et vivace parole. — Oubli le père Lacordaire manquait à cette imposante réunion, lui qui l'avait préparée d'abord avec le soin d'un laboureur désintéressé, qui passe la charrue dans le champ, qui le couvre de bon grain, sans s'inquiéter s'il fera lui-même la moisson : c'est ainsi, mon ami, que travaillent les ouvriers évangéliques. Mais soyez sûr que, malgré l'absence, le père Lacordaire était là, présent à bien des cœurs, qui le bénissaient et priaient pour lui, tandis que, de son côté, il s'était uni par le cœur et la prière à cette chère jeunesse qu'il porte tout entière dans sa belle et grande âme.

Que vont dire d'un fait semblable nos sceptiques, nos railleurs beaux esprits ? Ne sont-ils le mouvement, quand on marche devant eux ? Soutiendront-ils que ce fait ne prouve rien, qu'il est insignifiant, isolé, etc... ? L'erreur, le mensonge et l'impiété ont tant d'objections à leur service ! Nous leur répondrons, nous, que ce fait, fut-il isolé, n'en est pas moins écrasant pour leurs sarcastiques prévisions ; mais il ne l'est point isolé. L'an dernier déjà, il s'est produit à pareille époque, avec cette seule différence qu'il était moins étendu, moins consolant que cette année : voilà comme vont les choses de Dieu, c'est en elles qu'est le progrès, c'est en elles qu'est le mouvement, la régénération et la vie ! Qu'importe qu'on les nie, elles existent ! qu'importe qu'on les persécute, elles n'en vivent que mieux.

Et puis, pour vous parler encore de ce qui se fait ici, je puis vous dire, mon ami, que pendant les graves solennités de la semaine sainte, les églises de Paris étaient littéralement insuffisantes pour contenir les flots des fidèles qui se pressaient : je me suis en vain présenté au seuil de plusieurs églises le vendredi-saint et le jour de Pâques, je n'ai pu y pénétrer. Qu'on vienne interroger le clergé de Paris, il répondra que jamais il n'a vu autour de ses confessionnaux, et à la table pascalle, se presser autant de chrétiens. Et la foi se meurt, dit-on ! Insensés, mais c'est vous qui mourez ! ce sont vos doctrines perverses qui s'éteignent ! c'est votre règne qui finit, quand celui du Christ renaît. En vain vous aviez voulu, comme les prêtres et les pharisiens d'Israël, renfermer la foi du Christ dans le tombeau de l'indifférence et de l'incrédulité ; voyez ! malgré vos gardes, malgré les poids du doute dont vous l'aviez couverte, la voilà qui sort victorieuse de toutes parts, qui vous éblouit de ses clartés, qui, semblable au Christ lui-même, renaît pour vous rendre la vie, pour vous guérir et vous sauver !

Réjouissons-nous, mon ami, de ce que le Seigneur veut bien faire pour notre patrie. — *Non fecit taliter omni nationi* : Réjouissons-nous ! car de beaux jours lui sont réservés, de nouvelles gloires l'attendent encore. Réjouissons-nous, car la France redévient croyante, car Dieu a dit aux nations aussi bien qu'aux individus : *Qui credit in moi ne morra potest* !

C'est dans cette joie et cette espérance que je me dis aujourd'hui et toujours,   
 Vous tout dévoué

## On lit ce qui suit dans le Journal de Québec, au sujet de l'établissement des Jésuites, dans les Etats-Unis.

Lorsque nous avons parlé de l'établissement des Jésuites aux Etats-Unis, l'espace ne nous permettait pas de donner le compte rendu des discours qui ont été prononcés par les élèves à la séance du matin et de quelques-unes des paroles qui ont été prononcées par les convives au dîner, paroles qui en partie nous touchent comme catholiques, comme on va le voir.

Sujets des discours :  
" Fuite du captif chrétien ; Daniel O'Connell ; à la guerre ; le dernier des Maures.  
" Sur le duel ; invasion des Maures : le retour de l'exilé (par C. H. Prendergast) ; le savoir nécessaire à la liberté.  
" Ode à la mort ; Nurza ; les poètes de l'Amérique ; vision de Brutus ; la chute de Balthazar.

" Dialogue poétique sur les vacances ; notre pays favorable à la littérature ; Ugoles.  
Le lieutenant W. F. Lynch, fit le discours d'usage. Il récapitula sa vie sur l'Océan et les merveilles et les impressions d'une vie de voyages, et retourna à l'Alma-mater de son collège de Georgetown avec le même sentiment que s'il s'était retourné sous le toit de son père. En Chine, aux Philippines, dans le sud de l'Afrique, dans l'Amérique du Sud, partout il avait trouvé la foi catholique la même. Il nia l'existence de l'avarice et de la licence attribuées aux catholiques du sud de l'Europe. Il n'en avait rien vu, et dit que cela ne pouvait pas être par les raisons qu'il en donna. Il recommanda l'usage invariable de la vérité en toutes choses ; et dit aux politiques qu'ils ne devraient pas se rendre coupables envers les lois de l'honneur, et de la vérité, auxquels ils auraient honte de manquer comme particulier, etc....

Les degrés furent ensuite conférés comme suit :  
A W. F. Lynch, le degré de maître es-arts ; à E. C. Donnelly, N.-Y. E. Commiskery, Pa ; à F. W. Dykers N. Y. ; à G. Marshall, Tenn ; à W. P. Broke, Md ; et à P. H. Cannell, D. C. le degré de Bach-lier, es-arts.

Des médailles et des prix ont été ensuite distribués aux élèves qui les avaient mérités par leur travail et leurs succès.

## — On lit dans la Minerve :

Lundi dernier, en présence d'un concours nombreux des habitants de la paroisse de St. Martin, a eu lieu l'examen public des enfants de l'école tenue par M. Filiatrault, depuis le 5 mai 1840. La facilité avec laquelle ces enfants ont répondu aux diverses questions qu'on leur a adressées, sur la grammaire française, l'histoire sacrée, la géographie dans toutes ses parties, l'arithmétique, témoigne hautement des nombreux progrès qu'ils ont faits depuis l'établissement de cette école. Plusieurs d'entre les enfants ont commencé leur cours de latin et ont complété cette année leur syntaxe, se proposant d'achever leurs études dans nos collèges.

## BULLETIN.

## Revue des nouvelles de la dernière maille d'Europe.

Nous devons nous attendre à recevoir des nouvelles d'Europe aujourd'hui ou demain. Comme on a pu le remarquer, il faudra qu'elles soient de bien peu d'importance pour l'être moins que la dernière fois. Nous sommes forcé de croire pourtant que les choses ne resteront pas longtemps dans cet état de stagnation. On a pu remarquer que l'horizon politique s'obscurcissait du côté de l'Orient. L'Espagne et le Maroc paraissent aussi déterminés à se faire la guerre. Mais il est à présumer que tout se terminera entre ces deux puissances par des démonstrations. Il est probable que l'Angleterre saura y interposer une telle autorité que les parties belligérantes se verront forcées, malgré elles, à mettre bas les armes. La terrible tourmente que l'Espagne vient de subir et dont elle est loin encore d'être entièrement débarrassée, ne lui permet guère de pousser les choses bien fortement. Il est plus à craindre pour elle de se voir molester par les autres puissances et que l'Angleterre ne profite de ses embarras pour y reprendre son influence et chercher à y interposer son autorité. Tant que la jeune reine sera seule, on doit s'attendre à voir ce beau pays le jouet de l'ambition des partis et de l'intérêt diplomatique des têtes couronnées. Les dernières nouvelles donnaient pourtant à entendre qu'il pouvait y avoir des négociations d'entamées entre la cour de Madrid et don Carlos. Le fils de ce dernier, le prince des Asturies, deviendrait l'époux d'Isabelle et par là tous les partis se trouveraient réunis. Dieu le veuille.

La Grèce paraît encore comme sur un volcan. Nous croyons qu'il en sera longtemps ainsi. Maintenant tout peuple, qui n'est pas en état de se faire respecter dans ces contrées schismatiques et infidèles et qui a besoin d'une autorité étrangère pour le maintenir dans l'ordre, doit s'attendre à être l'objet des spéculations et des exactions de ses maîtres. Ces exactions doivent naturellement produire du mécontentement parmi les naturels du pays. La nationalité s'en trouve avilie et quand la soumission n'est maintenue que par la force, comme c'est le cas depuis que les nouvelles théories gouvernementales sont admises, la paix ne doit régner qu'autant de temps que le sujet se croit trop faible pour mesurer ses forces avec son maître. Chaque fois donc que le parti vaincu se croira en état de recommencer le combat et qu'il aura quelque espoir de secouer le joug qui l'opprime, on doit s'attendre à le voir se soulever. Il ne peut en être autrement. C'est la conséquence nécessaire du principe qui admet que la raison du plus fort est toujours la meilleure. La liberté a voulu s'affranchir des loix de la justice et de la conscience, elle est tombée dans la triste condition des barbares. Elle est passée sous la tyrannie de la cupidité, de l'ambition et de la force brutale.

Il paraît maintenant qu'on commence à ajouter moins de foi aux rapports de certains journaux qui avaient toujours soin de mettre l'Italie en révolution au départ de chaque maille d'Europe. On a pu remarquer que la *Jeune Italie* comme la *Jeune Suisse* commencent à réveiller l'attention des hommes bien pensants et paisibles. Ces prétendus libéraux de la *Jeune Italie* n'excitent plus le même intérêt. Leur hypocrisie commence à se démasquer. Dans plusieurs endroits on ne les regarde plus que comme des traîtres. L'exécution qui a eu lieu dernièrement a causé moins d'excitation qu'on ne s'y attendait.

Depuis le voyage de l'autocrate du nord en Angleterre, nous n'avons eu que peu de renseignemens sur les affaires de la Russie. Cependant on a annoncé que Nicolas avait reconnu le nouveau gouvernement grec et on croit que cette reconnaissance est l'effet de son voyage à la cour de St.-James. A en juger par certains actes de la Sublime Porte, le sultan commencerait à prendre ombrage des menées de l'Angleterre en Syrie. Une lettre de Constantinople, du 19 juin, annonce que le gouvernement turc a donné ordre de défendre la construction d'une église protestante à Jérusalem. Il paraît que cette construction qui était déjà commencée, n'était que tolérée et qu'il n'y avait aucun firman qui autorisait la bâtisse d'une église protestante dans la sainte cité. Nous serions fort surpris si John-Bull ne trouvait pas moyen d'é luder cette prohibition et si cette défense l'arrêtrait dans son entreprise. Nous croyons que la Porte-Ottomane est peu en état de se passer de l'influence anglaise, et que si elle voulait l'essayer, la Grande-Bretagne aurait bientôt trouvé le secret de se rendre nécessaire en lui suscitant des embarras du côté de la Russie. Nous serions déjà porté à croire que l'Angleterre n'est pas étrangère dans les relations diplomatiques qui viennent de se rétablir en-

tre Athènes et St.-Petersbourg. Nous ne tarderons pas probablement à savoir à quoi nous en tenir.

Le prochain arrivage nous mettra aussi sans doute en possession de la décision de la chambre des lords au sujet d'O'Connell. C'est à peu près la seule chose importante qui excite l'intérêt actuel. — La question de la liberté d'enseignement en France, ne pouvant se terminer dans le parlement de cette année, fait qu'on s'en occupe peu pour le moment. Cependant le rapport de M. Thiers, exprimant l'intention de rendre aux petits séminaires les 12,000 bourses créées par les ordonnances de 1823, l'archevêque de Paris et les autres évêques présens dans cette ville ont aussitôt écrit à M. le garde-des-sceaux pour protester contre cette disposition, parce qu'elle met les petits séminaires dans l'impossibilité de recevoir plus de 20,000 jeunes gens, qu'elle oblige ces 20,000 jeunes gens à prendre l'habit ecclésiastique à 14 ans, et qu'elle les prive du droit de se présenter aux épreuves du baccalauréat, c'est-à-dire, aux carrières publiques, à moins que les petits séminaires ne consentent à subir la loi commune, c'est-à-dire avoir des maîtres gradués et recevoir les inspecteurs de l'Université. Comme l'on peut le comprendre, l'épiscopat français ne veut point acheter cette protection de 12,000 bourses (1,500,000 francs) au prix de sa liberté.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

## FRANCE.

— A l'ordination de la Trinité, faite par Mgr. l'Archevêque de Paris, dans l'église de St-Sulpice, on comptait deux cent vingt-trois ordinands, sur lesquels quarante-cinq prêtres. La plupart des prêtres appartenaient à la congrégation de St-Lazare, à la maison des Missions Etrangères, au Séminaire du Saint-Esprit, et à celui des Irlandais. Cette ordination par conséquent procurera des renforts nombreux aux Missions.

— Mgr. Bonnel, ancien évêque de Viviers, vient de mourir, à 88 ans, dans son ancienne ville épiscopale.

— Mgr. Borghi, évêque de Bethzaïde, vicaire apostolique du Thibet et de l'Indoustan, dont nous avons annoncé l'arrivée à Paris il y a quelques jours, a fait son rapport sur l'état de sa mission au conseil de la Propagation de la Foi. Le digne évêque-missionnaire a excité au plus haut degré l'attention, l'intérêt de tous les membres du conseil, et plusieurs fois les émotions, les larmes de l'apôtre, qui interrompaient son récit, ont trouvé de l'écho dans les cœurs qui sont loin d'être étrangers aux inspirations du zèle apostolique.

La mission de Mgr. Borghi est des plus importantes, à quelque point de vue qu'on la considère. Son étendue géographique est immense : elle comprend les royaumes de l'Afghanistan, du Caboul, de Bunderkund, d'Onde, de Gwalion, du Népal, du Petit Thibet, celui de Lahore, où flotte encore le drapeau de la France, et, enfin, les grandes montagnes de l'Hymaleya.

Mgr. de Bethzaïde doit emmener avec lui, au mois d'octobre prochain, une nombreuse colonie d'ouvriers évangéliques. Pour subvenir aux frais immenses de leur si lointain voyage, le prélat apostolique compte sur Dieu et sur la France. L'aide de Dieu ne manquera pas à l'apôtre : tout fait espérer que le concours du gouvernement français et des deux conseils de la propagation de la foi secondront puissamment son zèle, ses vues aussi remarquables d'étendue que de justesse.

— Le frère Moirey, économiste de la congrégation de Jésus, établie rue des Postes à Paris, se présente il y a quelques jours chez le commissaire de police du quartier de l'Observatoire, et lui déclara qu'un vol de 200,000 fr. venait d'être commis au préjudice de la compagnie, que ses soupçons se portaient sur un employé de la congrégation.

Des agens furent aussitôt envoyés à la recherche de cet individu et, lundi soir, il était arrêté à la sortie de l'Opéra. On a saisi, tant sur lui qu'à son domicile, une somme de 12,000 fr. en or, et vingt-deux en actions de la banque belge.

*Aveu loyal d'un protestant.*—Un protestant, dans une correspondance, fait remarquer le bel exemple d'abnégation et de désintéressement donné par plusieurs évêques de France à la mort de l'archevêque de Ravenne. Ce poste important a été offert à quatre évêques occupant des sièges qui n'offraient ni les mêmes revenus, humainement parlant, ou les mêmes avantages. Il a fallu qu'on vint faire de nouvelles instances à l'évêque de Versailles pour le déterminer à accepter. Ce fait, dit le correspondant, méritait d'être cité pour l'honneur du nom chrétien. Nous autres Protestans nous parlons de l'ambition et de l'avarice du Clergé papiste, mais je crains bien que l'Eglise protestante, ou du moins que l'Eglise épiscopaliennne, la seule dont je puisse parler à coup sûr, ne fût embarrassée à citer un seul exemple de quatre de ses dignitaires refusant un poste qui leur offrait augmentation d'honneur et de richesses.

Cet aveu de la part d'un Protestant montre un libéral chez qui les préjugés religieux n'étouffent pas l'estime de ce qui est véritablement beau. Pour nous Catholiques, nous n'aurions mêmes pas fait remarquer ce fait, s'il n'eût été l'objet des observations de ce Protestant, tant cette conduite nous paraît simple et conforme aux principes les plus vulgaires de l'esprit ecclésiastique, et tant ces exemples sont ordinaires dans le Clergé catholique, mal-

Gré le reproche d'avarice et d'ambition que lui adressent des hommes qui ne sont ni Juifs, ni protestants.

*Progrès du catholicisme dans les missions étrangères.*—Le *Missionary Register*, un journal protestant, renferme des aveux très précieux sur les progrès que fait le catholicisme dans les missions étrangères. Nous en extrayons les passages suivants.

« Le docteur Bridgman, membre de l'administration des missions protestantes, écrit de Hong-Kong, en Chine: Je pense que nous devrions et que nous pourrions commencer à poser ici profondément les fondemens de notre système d'opération pour les missions. C'est ce que les missionnaires papistes ont déjà fait malgré les nombreux établissemens qu'ils ont déjà dans tout l'empire. A quelques pas de l'endroit où j'étais, ils ont élevé un grand bâtiment à trois étages, et tout auprès une grande église qui est presque finie. Pour ces deux constructions seulement ils ont dépensé près de vingt mille piastres. Ils nous font honte!... »

« Un autre docteur de la même école, appartenant à la même administration, dit en parlant de Kulong-on, qui est une île voisine d'Amoi: il y a quelques jours deux prêtres espagnols sont venus s'établir à Kulong-on. On dit qu'ils vont bientôt pénétrer dans l'intérieur. Ils ont disposé déjà dans tout près de nous, et ils y disent la messe pour les soldats Européens qui sont *romantists*. Comme ils ne parlent pas la langue, ils ne peuvent avoir personnellement que peu d'influence sur les Chinois. Pendant nous voyons quelquefois avec eux des convertis natis du pays. »

« Le rapport des Missionnaires Baptistes dit, en parlant de Barham: Nous avons tout lieu de craindre que l'église de Barham, à Rangoon, ne soit dans un état complet d'abandon, et ne demeure exposée aux incursions des émissaires *romantistes*. »

« Un missionnaire méthodiste parlant d'une visite à l'île de Wallis, dans l'Australie, dit: cette entreprise n'était pas sans danger, à cause des luttes à soutenir contre les *Romanistes* et les Païens. Nous avons été forcés d'abandonner cette île intéressante sans pouvoir même y laisser des maîtres d'école natis, tant est grande l'influence unie du Paganisme et du Papisme. »

On sait que quelquefois Dieu force l'esprit de mensonge à dire la vérité. Les missionnaires protestants, baptistes, méthodistes et autres qui vont vivre d'une manière très confortable avec leurs femmes et leurs enfants, dans ce qu'ils appellent leurs missions, sont irrités de voir les succès des missionnaires catholiques, et leur irritation se manifeste par ces termes de *Romanistes*, *Papistes*, et autres gentillesses; mais leur mauvaise humeur n'en donne que plus de prix aux hommages qu'ils sont obligés de rendre au zèle et aux succès de nos missionnaires.

## ANGLETERRE.

—Les journaux catholiques sont toujours remplis de nouvelles conversions qui attestent les progrès toujours croissans du catholicisme dans ce pays. Dans tous les districts s'élèvent de nouvelles églises, et quelques-unes dignes par leur splendeur et leur magnificence de figurer auprès des monumens du moyen âge. Des écoles catholiques s'ouvrent également dans beaucoup de localités. Ce zèle des Catholiques pour l'éducation et l'instruction du peuple contraste d'une manière frappante avec l'insouciance que témoignent les membres de l'Eglise établie, pour l'instruction des classes pauvres. L'Eglise Anglicane peut disposer d'immenses richesses et du crédit de l'Etat, et cependant c'est un fait qui ne peut maintenant être un objet de doute, que dans la population protestante d'Angleterre, le peuple est dans un état complet d'ignorance; tandis que les Catholiques, avec les seules ressources que fournit la pieuse libéralité des particuliers, obtiennent de grands résultats sous le rapport de l'instruction du peuple. Et cependant en présence de ces faits on parle encore de l'ignorance des Catholiques et de leur opposition aux développemens des lumières, et on cite les pays protestans pour leur zèle pour la diffusion de l'enseignement! Celui qui ferme à dessein les yeux, peut bien dire en plein midi que le soleil n'éclaire pas.

—Un journal donne les détails suivans sur une séance vraiment singulière qu'a tenue la chambre des lords.

« Mgr. Wiseman, coadjuteur du district de Birmingham, vient de comparaître devant la chambre des lords, qui lui a fait subir un très long interrogatoire. Il s'agissait de décider un point de droit canon, et la noble assemblée a cru ne pouvoir mieux faire que de s'en rapporter au témoignage d'un évêque catholique.

« Il est assez curieux que la science des prélats anglicans n'ait pu fournir sur cette question les renseignemens dont la chambre avait besoin. Quel que soit l'oubli dans lequel l'Eglise anglicane ait laissé tomber l'ancien droit ecclésiastique, il est surprenant que ses plus hauts dignitaires n'aient, au moins en théorie, aperçu des lois de l'Eglise. Mgr. Wiseman avait à éclairer la noble chambre, à l'occasion de la demande faite par le fils du duc de Sussex, à qui l'on refuse les titres et les honneurs dont il prétend hériter.

« Mgr. Wiseman a très longuement exposé les principes de l'Eglise sur les mariages protestans et les circonstances dans lesquelles une union célébrée par un ministre protestant est regardée par elle comme valide.

« Mais le côté le plus curieux de cet interrogatoire, c'est la position du témoin au milieu de cette chambre, qui a soulevé des questions incidentes des plus piquantes.

« D'abord, les nobles lords ont longuement discuté s'ils pouvaient recevoir le témoignage d'un évêque catholique, si le témoignage d'un prélat de l'Eglise romaine pouvait avoir, à leurs yeux, quelque autorité. On s'est minu-

tieusement informé du témoin en quoi consistaient les fonctions qu'il exerçait comme évêque catholique; comment il pouvait appliquer les lois de l'Eglise romaine dans un pays soumis à la législation de l'empire britannique, etc.

« Un évêque catholique paraissait un tel phénomène aux nobles lords, que chacun avait une question à lui adresser, un incident à soulever, une péroration à faire entendre, lorsqu'il a été décidé par l'avocat général que le témoin était compétent, et que son témoignage pouvait être reçu sans sacrilège de la part des fidèles champions de l'anglicanisme.

« Nous avons cru un instant que la noble assemblée allait se former en tribunal d'inquisition, et qu'au sortir de la séance, Mgr. Wiseman allait être écroué à la Tour de Londres comme prisonnier d'Etat, pour avoir professé des doctrines incompatibles avec la tranquillité du royaume et la sûreté de l'Eglise établie. C'est peut-être là le dénouement qu'aurait eu une pareille séance, si elle n'était passée au Palais Bourbon, et qu'elle eût été présidée par quelque libéral ou par quelque catholique de la façon du *Journal des Débats*. »

— Dans la séance de la chambre des communes du 12 juin, M. Maurice O'Connell a assuré que le vénérable archevêque catholique, Mgr. Troy, primat d'Irlande, n'avait laissé pour toute succession à la fin de sa longue et laborieuse carrière que dix pences et un demi penny (un franc cinq centimes) qu'on a trouvés sur sa cheminée après sa mort, et qu'on a été obligé d'ouvrir une souscription pour défrayer les dépenses de ses obsèques. Un exemple comme celui-là contraste assurément avec les fortunes énormes accumulées par les évêques anglicans, et le faste établi par tous les dignitaires de l'Eglise établie.

## ESPAGNE.

—Mgr. l'évêque d'Alger s'est adressé au gouverneur ecclésiastique de Valence, en Espagne, pour demander la crosse et la mitre de saint Augustin, qui sont conservées dans un couvent de religieuses de cette ville. La feuille espagnole qui donne cette nouvelle laisse soupçonner que le diocèse de Valence aura de la peine à faire le sacrifice de ces précieuses reliques.

L'Eglise de Valence est en instance auprès de l'Eglise de France pour obtenir les reliques de saint Vincent Ferrier, son célèbre patron, honorées dans la Bretagne. Elle offre en échange le corps de saint Louis, évêque de Toulouse. Cette double négociation intéresse vivement la piété des peuples; mais ni l'une ni l'autre ne paraît destinée à une facile réussite.

## PRUSSE.

S. M. le roi de Prusse a ordonné que toutes les fabriques détruites lors de la dernière révolte des ouvriers de la Silésie, seraient reconstruites, et que l'on emploierait tous les moyens imaginables pour procurer du travail aux ouvriers.

## SUÈDE.

—La Gazette ecclésiastique-évangélique de Berlin se répand en plaintes de ce que l'évêque luthérien de Linköping, que le défunt roi de Suède avait appelé à son lit de mort, a si froidement assisté son royal pénitent, qui, privé de toute consolation et abandonné à ses frayeurs, il a pu former le vain désir de rentrer au sein de l'Eglise, qu'en 1810 il n'avait abandonnée que pour monter sur le trône de Suède.

## SUISSE.

—Mgr. de Preux, nouvel évêque de Sion, dans le canton du Valais qui a été sacré dans la cathédrale, le 1er juillet, a commencé sa carrière épiscopale par ordonner une solennité spéciale en l'honneur des braves défenseurs de la religion et de la patrie. Le prélat rend un juste hommage au courage et à la modération chrétienne dont ils ont fait preuve dans cette courte campagne. La solennité sera terminée par un *Te Deum* pour remercier Dieu de la victoire qu'il lui a plu d'accorder aux champions de sa propre cause.

—Par une lettre pastorale qui a été lue dans l'église Saint-Germain, à Genève, le dimanche 23 juin, Mgr. l'évêque de Lausanne et de Genève maintient publiquement M. l'abbé Marilley dans ses pouvoirs de curé de Genève, et délègue temporairement l'administration de la paroisse à M. l'abbé Wicky, premier vicaire. Le prélat donne une ratification expresse aux admirables conseils adressés par M. l'abbé Marilley à ses paroissiens, au moment de les quitter.

## SYRIE.

—On écrit d'Alep, le 4 juin: « Un missionnaire lazariste Français vivait à Alep depuis près de cinquante-quatre ans, et y jouissait de la considération générale que lui méritaient ses rares talents, sa piété exemplaire et aussi la charge distinguée de vicaire patriarcal, qu'il avait longtemps occupée pour les Maronites et les Grecs-catholiques dont les chefs spirituels résident au mont Liban. M. Nicolas Gaudet, de la paroisse de Joinvillot, département de la Meurthe, était ici le répertoire des sciences morales et religieuses où venaient puiser les universités orientales afin de soutenir leurs éternelles querelles religieuses; ils ont toujours le plus grand goût pour les controverses; mais très souvent privés des connaissances nécessaires pour s'en tirer avec succès, ils s'échauffent, ils s'entêtent quelquefois au point de s'égarer dans les sentiers ténébreux de l'erreur, conséquence naturelle de l'ignorance et de l'orgueil. Aussi M. Gaudet était-il pour eux un trésor inépuisable, auquel il recouraient dans tous leurs besoins.

« M. Gaudet était déjà courbé sous le poids des années. Aussi, sans avoir été malade, au milieu de ses amis, le 24 avril, à sept heures et demie

du matin, il ferma pour la dernière fois les yeux à la lumière, et passa à une meilleure vie âgé de quatre-vingt-un ans. Si sa mort a été un sujet de larmes pour ceux qui s'y étaient préparés, elle a été un coup de foudre pour ceux qui, sans considérer son grand âge, sans penser que tous les hommes sont mortels, s'imaginaient peut-être que l'humaine utilité, l'ami de l'humanité, ne doit pas mourir.

A peine cette nouvelle fut-elle connue du public, que la maison des Lazaristes fut comme envahie par des milliers de visiteurs, et il est impossible de se faire une juste idée de tous les témoignages de respect, de regret, de désirs même de dévotion donnés à la mémoire de M. Gaudet.

Plusieurs consuls généraux et consuls ont bien voulu donner un nouveau témoignage public de leur haute estime pour le vertueux prêtre qu'on allait rendre à la terre, en venant se joindre à son convoi : une grande foule, composée de Français, de chrétiens orientaux et même de Musulmans, terminait le cortège. Pendant le trajet, qui dura près de deux heures, bien que le cimetière ne soit éloigné que de quinze minutes au plus, on marchait au milieu d'une multitude compacte, de personnes de toutes les sectes et de toutes les religions, qui venaient voir le cercueil de celui qu'elles appelaient hautement le saint, qu'elles proclamaient leur bienfaiteur, et dont elle cherchaient à baiser ou à toucher le drap mortuaire. Un musulman ne put retenir cette exclamation : Que Dieu lui soit miséricordieux comme à nous-mêmes ! Des chrétiens accourus de toutes les parties de la ville se disputaient l'honneur de porter le cercueil.

— On écrit de Beyrouth, 2 juin, à la *Gazette de Trieste* :

« Les chrétiens du Liban attendent toujours une décision sur les requêtes qu'ils ont envoyées à Constantinople et qui concernent la juridiction dans les arrondissements mixtes, ainsi que les sommes qui leur reviennent à titre d'indemnité. Un autre point de litige est la proportion dans laquelle le caïmacam druse et le caïmacam chrétien doivent fournir aux frais d'administration. Selon les impôts perçus par eux, et qui forment un total de 1,800 bourses, le caïmacam moronite devait en payer 150 pour sa part. Les chrétiens de Bichéri refusent d'acquiescer leur tribut avant d'avoir fait la moisson. Ils avaient expulsé les délégués de leur caïmacam qui, pour cette raison, est en marche contre Djébil, où un chef albanais l'a précédé. On a vu récemment à Bichéri le scheik Franzisel Kazeux, à qui l'on impute en partie le mécontentement des habitans. Les Druses, de leur côté, attendent aussi une réponse de Constantinople. Dans cet intervalle, les chefs fugitifs de la famille Djamolot sont retournés chez eux, après qu'Essad-Pacha leur a fait grâce. Druses et chrétiens s'étaient soulevés d'un commun accord contre Achmet-Aja-el-Senam, le fermier actuel des Turcs du Rekap, et ils attaquaient ses gens pour recouvrer les récoltes qui leur sont dues selon l'ancien droit nommé kedik, et qui sont l'unique ressource de beaucoup de familles zuzeraines du Liban. »

Une autre correspondance dit :

« Les affaires de Syrie préoccupent la diplomatie. L'Autriche penche pour le rétablissement du gouvernement de la Montagne sur l'ancien pied, par la nomination d'un membre de la famille Chaah. Cette initiative conviendrait plus, ce nous semble, à la France. Le cabinet français, par sa faiblesse, éprouve par se voir supplanter en Syrie, même par l'Autriche. M. de Bourqueney ne paraît pas très disposé à appuyer les négociations de l'Autriche, qui n'a jusqu'ici éprouvé que des fins de non recevoir de la Porte ; il craint une scission avec son collègue intime d'Angleterre, et il ne voudrait pas acheter à ce prix le triomphe de notre influence. »

« Les affaires de la Syrie sont pires que jamais. Le désordre est arrivé à son comble dans les districts maronites soumis aux Druses, et les deux partis refusent également d'obéir au pacha : les Maronites parce qu'ils ne veulent pas être soumis aux Druses ; les Druses parce qu'ils ne se soucient point de payer à leurs adversaires les dédommagemens auxquels ils ont été condamnés. Dans un tel état de choses, le consul-général anglais commence à se montrer un peu embarrassé, car on peut l'accuser du mal. C'est lui qui imagina le principe en vertu duquel la Montagne est divisée en deux parts, dont l'une devrait être gouvernée par les Druses, et l'autre par les Maronites. Cela eût été fort judicieux, si chacune des deux nations avait habité le district qui lui était assigné ; mais Druses et Maronites se sont mêlés ; ils résident non-seulement dans les mêmes cantons, mais souvent dans les mêmes villages. »

Il en est résulté l'oppression des Maronites là où ils sont moins nombreux. Cependant le consul-général britannique tient à son avis, et pour cause ; c'est parmi les Druses que l'évêque anglican de Jérusalem va recruter des néophytes, des ouailles. Sans couleur de religion, l'Angleterre prend ainsi dans la Montagne un ascendant qui avait toujours appartenu à la France.

— On écrit de Turquie :

« Les sœurs de charité de Constantinople ayant reçu de France divers objets qui auraient dû payer des droits assez considérables, ont demandé au grand douanier une réduction. Ce fonctionnaire a décidé que tout envoi destiné à ces femmes, dont la charité lui est connue, serait exempt de droits. »

SYDNEY.

« Une lettre datée de Sydney donne les détails les plus consolans sur l'état de la Religion dans ce pays. La conduite des Catholiques est édifiante et exemplaire, les sacrements sont assidûment fréquentés ; et le nombre des Fidèles augmente par des conversions multipliées. Les écoles sont rem-

plies ; et les Sœurs de Charité ainsi que les Frères des Ecoles Chrétiennes y opèrent des merveilles. Les missions chez les Sauvages indigènes sont également couronnées des plus heureux succès. »

AMÉRIQUE.

*Diocèse de Pittsburg.* — La retraite pour les fidèles et la retraite ecclésiastique qui devaient avoir lieu à Pittsburg au mois de mai, ayant été différées, à l'occasion des premières émeutes de Philadelphie, ont eu lieu dans le mois de juin. Les deux retraites ont été prêchées l'une après l'autre par Pelouquet et infatigable Père McElroy, Jésuite du Maryland, si connu par son zèle et ses succès dans les retraites spirituelles. La retraite pour les fidèles qui a duré pendant les huit premiers jours de juin a été suivie des résultats les plus consolans. Neuf prêtres occupés constamment et pour ainsi dire nuit et jour, ont suffi à peine pour entendre les confessions. Les nombreuses et pressantes exhortations du prédicateur faisaient impression sur les plus endurcis, et ont ramené un grand nombre de pécheurs qui depuis longtemps paraissent entièrement étrangers à la pratique des devoirs religieux. On a calculé que plus de deux mille cinq cents personnes avaient approché de la sainte communion pendant cette retraite, qui laissera d'heureux souvenirs à Pittsburg.

La retraite ecclésiastique commencée immédiatement après la retraite des fidèles, s'est terminée le dimanche, seize juin. Ce jour-là, le sanctuaire de l'église de St-Paul, cathédrale du nouveau diocèse, présentait un spectacle auquel les fidèles de Pittsburg n'étaient pas accoutumés. Tous les prêtres du diocèse, au nombre de vingt, réunis pour la clôture de la retraite, ont reçu la communion des mains de l'évêque.

Le même jour, dans la matinée, l'évêque a fait l'ouverture du synode diocésain, dont la troisième et dernière session a eu lieu le jeudi suivant, vingt juin. — Le *Pittsburg Catholic* compare les temps présents avec l'époque, encore peu éloignée, où tous les fidèles de la ville n'étaient pas plus nombreux que le sont maintenant les prêtres de cet intéressant diocèse où le catholicisme a une si consolante perspective.

Le même journal annonce que les Catholiques de Pittsburg se sont réunis pour aviser aux moyens de bâtir auprès de la cathédrale une maison pour l'évêque et le Clergé, et un séminaire. Déjà de nombreuses souscriptions ont été obtenues pour cette fin, et le projet ne tardera pas à être mis à exécution.

*Prop. Catholique.*

*Diocèse de Cincinnati.* — Une statistique du diocèse de Cincinnati, donnée dans le *Catholic Telegraph*, fait voir les progrès prodigieux que le catholicisme a faits dans cette partie florissante de l'Union. De tous côtés de nouvelles congrégations se forment, de nouvelles églises sont bâties, et les Prêtres quoique nombreux, ne peuvent suffire aux besoins du ministère. Mgr. l'évêque de Cincinnati dans ses visites pastorales qu'il vient de faire, a pu recueillir des preuves nombreuses et consolantes de ces progrès du catholicisme dans le pays qui lui est confié.

Le *Catholic Telegraph* parle également de nombreuses confirmations dans ce diocèse. Nous mentionnons avec bonheur l'administration du sacrement de confirmation, qui a été dans la plupart des diocèses beaucoup plus fréquente qu'elle n'avait jamais été, parce que nous y voyons une preuve de fait de l'affermissement du catholicisme. Ceux qui reçoivent ce sacrement ont dû s'y préparer, et pour cela répondre à l'invitation de leurs Pasteurs, et se montrer dociles à leurs instructions ; cela suppose déjà une foi plus vive, une intelligence plus nette et un sentiment plus intime de l'importance des pratiques religieuses et de la nécessité des sacrements. Dans la confirmation les fidèles entendent la voix du premier pasteur, voix à laquelle Dieu donne toujours une efficacité particulière. Puis on doit espérer que ceux qui ont été confirmés, auront reçu dans ce sacrement la force nécessaire pour demeurer fidèles aux croyances et aux pratiques du catholicisme, quelles que soient les épreuves auxquelles leur foi puisse les exposer.

*Diocèse de Nashville.* — Mgr. Miles, évêque de Nashville, vient de poser la première pierre d'une église cathédrale, à Nashville. Les Protestants de Nashville paraissent bien disposés en faveur des Catholiques, et ont généreusement contribué aux souscriptions pour l'érection de cet édifice. Mgr. Miles est américain de naissance ; les *natifs* ne pourront pas du moins lui reprocher d'être un étranger, à moins qu'on ne devienne étranger dans les Etats-Unis par le fait même qu'on est catholique ; ce qui paraît être, en effet, la doctrine de ces Messieurs.

*Philadelphie.* — Le calme continue de régner extérieurement à Philadelphie ; cependant tout le monde paraît s'attendre à de nouveaux déordres. Les émeutiers, satisfaits d'avoir vaincu la loi et d'avoir vu se retirer devant eux la force publique, affectent une magnanimité dérisoire en présence des victimes qu'ils ont sacrifiées à leur fureur. L'autorité continue à s'entourer de forces suffisantes pour faire respecter la loi à l'avenir ; mais tandis qu'on fait entrer à Philadelphie les défenseurs de l'ordre public, les émeutiers s'organisent de leur côté. Le calme semble n'être qu'une trêve tacitement conclue de part et d'autre pour mieux recommencer. C'est là un spectacle bien étrange et une singulière conséquence de la liberté. Quelque doit être le résultat pour l'avenir, il n'est trop à craindre que les coupables n'obtiennent l'impunité pour ce qu'ils ont déjà fait ; et dans tous les cas on ne réparera point le mal que l'on a fait en donnant raison à l'émeute par l'ordre donné aux troupes de quitter le lieu de l'insurrection.

Le mercredi, dix juillet, les autorités du district de South-Wark ont député des catholiques vers l'évêque pour lui annoncer qu'elles cessaient de prendre sous leur responsabilité l'église de St-Philippe de Néri, et que la

Catholiques pouvaient y rentrer quand bon leur semblerait. Aussi les Catholiques sont maintenant de nouveau possesseurs de leur église, jusqu'à ce qu'il plaise aux émeutiers de la leur enlever de nouveau.

Au milieu de l'agitation qui doit nécessairement continuer après tant d'exécutions sanglantes, tous les journaux rendent hommage à l'attitude calme et modérée constamment gardée par les Catholiques depuis le commencement de ces troubles.

**Les Mormons.**—La convention des Mormons, à Baltimore, n'a eu aucun résultat, vu le petit nombre de ceux qui étaient présents à cette assemblée. Avant la mort du prophète J. Smith l'intention des habitants de Nauvoo était de le porter comme candidat à la présidence; mais, depuis, ils ont résolu de demeurer neutres dans la lutte électorale qui va s'ouvrir. Elder Adains se rend, assure-t-on, dans les états de l'Ouest, où résident d'autres Mormons, pour les consulter sur la réorganisation de leur église. En même temps, on dit que J. Smith a laissé entre les mains de sa femme (non point une de ses p'tresses, mais sa femme légitime), un document inspiré dont on devait briser le cachet que trois jours après sa mort, et par lequel il révélait le nom de son successeur. On présume que ce sera le docteur Richards.

Nous trouvons, dans le *Saint Louis Review*, un rapport qui a été adressé, par le comité de sûreté du comté de Hancock, au général Ford, et par lequel on désire qu'il signifie aux Mormons l'ordre de quitter le pays, s'ils ne veulent pas qu'on les en chasse, parce que, dit-on, il est impossible aux deux partis de demeurer ensemble.

Le gouverneur Ford a répondu fort agréablement qu'il ne pouvait consentir à de pareilles demandes, que le meurtre commis sur Joe Smith, malgré la protection qu'il lui avait accordée, avait détruit toute son influence sur les Mormons, et qu'il n'avait aucun pouvoir légal pour les expulser de leur pays. Il exprime sa détermination de conserver la paix et déclare qu'il se conformera expressément aux lois du pays. Il décharge de tout blâme une grande portion des habitants de Hancock, mais il se montre fort sévère pour les autres.

*Courrier des E. U.*

**Le successeur de Joe Smith.**—John Hardi, président de la section des Mormons qui résident à Boston, a publié un pamphlet, par lequel il assure qu'il n'y a rien de vrai dans le pouvoir temporel et spirituel de Joe Smith. Il ajoute que le successeur du prophète ne sera autre que Samuel H. Smith, le plus âgé des membres de la famille et le frère du martyr de la religion mormonienne.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Un journal de Kingston dit que l'hon. S. R. Harrison a renoncé aux soins de la vie politique, ayant été nommé juge de la cour du district de Home, en remplacement de M. Powell, nommé régistrateur du comté de Lincoln.

La nomination de M. Harrison aux fonctions de juge occasionnera une vacance dans la représentation de Kingston.

*Canadien.*

**Bulime à vapeur transatlantique.**—Par suite de propositions qui auraient été faites au gouvernement des Etats-Unis de la part de celui d'Angleterre, pour la transmission des malles anglaises de Boston au Canada, on paraît craindre, à Halifax, de voir les bâtimens de la ligne Cunard cesser de fréquenter ce port dans leurs traversées entre Liverpool et Boston, et dans ces cas la ligne entre Halifax et Québec serait sans doute aussi discontinuée. Ce serait un motif de plus pour engager les citoyens de cette ville à faire un effort pour réaliser le projet d'une ligne de bâtimens à vapeur entre Québec et Liverpool.

*Idem.*

**Explosion.**—Jeudi, vers deux heures, la chaudière de la manufacture à vapeur de N. Bethune, éc., rue St. Urbain, a fait explosion.

Nous regrettons d'avoir à annoncer que l'ingénieur a été grièvement blessé, au point qu'on le considère comme en danger. Il était près de la chaudière lorsqu'elle éclata, et la vapeur le frappa avec tant de force, qu'il fut renversé, et que ses deux bottes furent arrachées de ses pieds et portées à une grande distance ainsi que son chapeau. Les murs en briques de l'édifice où était l'engin, ont été en partie démolis. Les mouvemens n'ont pas été dérangés. On estime le dégât à plus de £25.

*Minerve.*

—La saison, dit la *Gazette de Québec* du 12 courant, continue encore d'être extraordinaire. Samedi on engrangea une certaine quantité de soie; mais il pleut de nouveau durant la nuit et hier matin. Les effets du soleil, qui succédait alternativement aux pluies qui durèrent durant toute la semaine dernière, agissant sur le blé, fit qu'il y en eut une certaine partie qui fut atteinte de la rouille. On a remarqué que les fruits sauvages de toute espèce n'étaient point venus à maturité et qu'ils étaient plus petits et d'une qualité inférieure, et à en croire ceux qui sont cultivés ne soient affectés par la même influence, quoiqu'en général ils aient bonne apparence. Les pommes sont petites et sont attaquées par les vers ou les insectes, et les autres fruits des jardins ont beaucoup soufferts par l'effet des pluies.

*Idem.*

—Le 26 du mois dernier, M. le docteur Marquis, du Sainte-Anne de la Pocatière, a eu trois cas d'empoisonnement par le *jusquiam* (tabac du diable); et il a eu le bonheur de réussir dans les trois. Les malheureuses petites filles de 2, de 3, de 4 ans, tentées par l'apparence de la fleur de cette plante vénéneuse, l'avaient mangée ainsi que les graines qu'elle contenait. Les deux plus jeunes en avaient mangé moins que l'aînée, aussi fut-il facile de les sauver, mais la dernière ne put être rattrapée que par de fortes doses de tartre émétique. Maintenant elles sont toutes très bien.

*Journ. Québ.*

FRANCE.

—Le bruit a couru à la chambre des pairs que le ministre avait reçu des nouvelles d'Afrique d'après lesquelles M. le maréchal Bugeaud serait entré sur le territoire de Maroc, et y aurait rencontré plus de résistance qu'il ne l'avait supposé.

—M. Castillon, ministre-général et envoyé de l'Etat de Nicaragua, a été reçu hier par M. le ministre des affaires étrangères. Sa mission est, dit le *Globe*, de demander le protectorat de la France et de lui offrir toutes les facilités nécessaires pour percer l'isthme de Panama.

ESPAGNE.

—Une dépêche télégraphique annonce que les membres du Cabinet sont repartis pour Madrid:

«Pompignan, 7 juillet.

«Les quatre ministres venus à Barcelone sont repartis pour Madrid, par Sarragosse, dans la nuit du 4 au 5.

«Le général Narváez reste à Barcelone.»

Il n'est point encore certain que la démission de M. de Viluma ait été acceptée. Toutefois, l'ensemble des correspondances porte à croire qu'il y aura un remaniement ministériel. Narváez prendrait le portefeuille des affaires étrangères; M. Mazarredo rentrerait aux affaires avec le portefeuille de la guerre.

On prétend maintenant que M. de Viluma n'avait aucun plan de réaction. Il s'agissait, dit-on, de certaines questions peu graves. Nous croyons, quant à nous, que l'opinion publique est suffisamment éclairée là-dessus; et, en Espagne la réputation du diplomate n'aura rien perdu à l'idée que l'on s'est faite de ses vues politiques.

CHINE.

—On lit dans le *Hurkaru Journal* du 20 avril:

«Nous sommes heureux d'annoncer l'établissement prochain de quelques hôpitaux en Chine. Si jamais un peuple eut besoin de médecins, c'est le peuple chinois. Aussi les missionnaires, qui ont quelques connaissances de l'art de guérir, ont-ils rendu ici de très grands services.»

GRÈCE.

**Athènes.**—L'explosion que l'on prévoyait depuis quelque temps s'est fait jour le 25 juin. Une émeute dirigée contre le ministère Mavrocordato, qui s'appuie sur le système anglais, a mis ce ministère en péril. Kálergis alla prendre les armes à la garnison, et par ce moyen il est parvenu à dissiper les attroupements. Le Roi se trouvait avec la Reine à la promenade dans le bois des Oliviers. Lorsque LL. MM. sont rentrés dans la ville, l'ordre y régna, au moins en apparence. Le rétablissement des relations diplomatiques de la Russie avec le gouvernement du Roi paraît avoir exercé une grande influence sur cette manifestation populaire, derrière laquelle se cache pour quelque temps encore le parti nappiste, c'est-à-dire moscovite. Elle peut être regardée comme le premier symptôme d'une lutte où la religion finira par jouer un grand rôle. Si l'ordre public semble rétabli, le calme des esprits est loin de l'être.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

**Trente anglais mangés par les Sauvages de la Nouvelle Zélande.**—On écrit d'Akeron (Nouvelle-Zélande), le 28 janvier 1844:

«Probablement au moment où ma lettre arrivera en France, vous aurez appris que les Mahuris, tribu zélandaise, ont tué trente Anglais de la colonie de la Nouvelle Zélande. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que les corps de ces malheureux ont été mangés. Ce n'est que trop vrai, et voici les renseignements que je suis en état de donner à cet égard.

«Nous avons été faire une partie de chasse dans l'intérieur; nous y étions depuis huit jours, ignorant le conflit élevé entre les Anglais et les Mahuris lorsqu'un soir nous sommes arrivés chez une tribu amie des Terauparaa ou Mahuris. Nous les avons trouvés mangeant des débris humains; nous eûmes tous qu'ils mangeaient des prisonniers ou esclaves de leur nation. Comme j'entends la langue des Mahuris, je ne pus m'empêcher de leur témoigner mon indignation, en les menaçant de les faire châtier par les hommes de la corvette. Ces sauvages effrayés me dirent: «Ce ne sont point les hommes de Mahoure que nous mangeons, ce sont des *yes, yes*,» (c'est ainsi qu'ils appellent les Anglais). Ils me montrèrent alors les têtes des Anglais, parmi lesquelles je reconnus la capitaine Wakefield, l'un des notables habitans du port Nicholson, qui nous avait reçus chez lui lorsque nous avions été faire des vivres dans cette ville.

«Je fus saisi d'horreur à cet aspect. Mes compagnons ne firent des reproches d'avoir risqué d'irriter ces cannibales car nous n'étions que cinq contre deux cents. Mais ils nous rassurèrent en nous disant: «Oh! les oui, oui (c'est ainsi qu'ils appellent les Français) sont bons, mais les *yes yes* sont méchants.» Alors ils nous racontèrent pourquoi ils avaient tué les Anglais; que c'était parce qu'ils avaient voulu s'établir dans une baie qu'ils n'avaient pas achetée, et que d'ailleurs ils ne voulaient plus vendre. Nous nous retirâmes le cœur soulevé d'horreur et de dégoût.

AMÉRIQUE.

—Une personne de Québec a bien voulu communiquer au *Journal de Québec* une lettre qui lui a été adressée des Etats-Unis par un ami. Cette lettre offre une juste appréciation des événements qui se passent maintenant dans ce pays et de la grande lutte présidentielle qui s'y prépare; nous en faisons part à nos lecteurs.

..... "Les larges (broad) principes qui divisaient les deux partis auparavant ont été, en grande partie, oubliés. Il s'est ouvert de nouvelles voies. Le Texas et son annexion ont été amenés sur la scène, et sur cette question le parti locofoco ou démocrate est considérablement morcelé; une moitié étant pour l'annexion et l'autre partie la combattant, et étant disposé à laisser aller le Texas au diable, par lui-même. A la dernière convention de Baltimore, Van Buren a été jeté hors de bord (thrown over board) par ce nouvel événement et ses amis du nord; le général Barker, Samuel Young et un grand nombre d'autres hommes importants répudient l'annexion; et bien qu'ils puissent voter pour, à la fin, il existe entre eux une indispotion qui, si elle n'est pas disparue d'ici à novembre, et si elle ne paraît pas pour le présent qu'elle disparaîtra, devra assurer sa défaite. Ainsi jusque là tout paraît favorable aux whigs leurs adversaires; mais, d'un autre côté, les quelques petits amis qu'ils puissent avoir parmi les citoyens adoptifs, sont maintenant, l'on peut dire éloignés, à quelques exceptions près à cause de l'Américanisme natif (Native Americanism) qui a surgi du parti whig. Mais ceci n'effectuera pas beaucoup des votes, si ce n'est dans les villes maritimes où séjournent les masses des citoyens adoptifs. Dans l'intérieur, cet effort ne se fera pas sentir, je pense, dans le grand résultat. En 1840 tous les citoyens naturalisés votèrent; on peut dire, contre Harrison, et cependant il fut élu. Dussent-ils faire de même, il n'en résulterait pas grand chose, pourvu que toutes les voix des whigs puissent être obtenues, comme je crois qu'elles le seront. Le résultat paraît, en somme, favorable à Clay et Frélingayson tous deux parce que toute leur force, je crois, sera employée, et parce que (comme je pense) il existe un grand besoin d'harmonie dans le rang locofoco. Tout ceci cependant est un calcul dont le temps seul prouvera la rectitude, car vous savez que dans ce pays on ne peut savoir qui sera élu qu'après l'élection."

*Encore du nativisme.*—Un journal d'Albany du 6 août porte que le dimanche précédent au soir, une tentative fut faite pour incendier l'église catholique du village de Saugerties. Les citoyens accoururent au son du tocsin et réussirent à éteindre les flammes après qu'elles eurent endommagé l'extérieur de l'église et consumé un petit bâtiment y adossé. On arrêta un individu qui avait dit, la veille, que l'église devrait être brûlée et qu'on avait vu acheter des allumettes. Il n'était pas du village. *Canada.*

"L'Albany Argus" donne les détails suivants sur l'apparence des récoltes dans les Etats-Unis.

"Nous sommes maintenant dans le mois d'août, et la saison est assez avancée pour nous permettre de faire une revue dans l'état des récoltes dans notre pays.

La récolte de blé est généralement forte, surtout dans les Etats de New-York et de New-England. Dans la Pensylvanie, le Maryland et la Virginie elle est égale une année commune; mais dans l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois, le Missouri, le Kentucky, l'Iowa et le Wisconsin, la quantité immense de pluie qui est tombée durant les mois de juin et de juillet a causé du tort à la récolte. Comparant ensemble tous les rapports que nous avons reçus, nous n'hésitons pas à dire que nous croyons que la récolte de 44, surpassera toutes celles que nous avons jamais eues jusqu'à présent. Il n'y a point de doute que nous aurons plus de blé cette année que l'année dernière, mais il est douteux si cet excédent est plus qu'il ne faut pour compenser l'augmentation de la population.

Le blé d'Inde offre une belle apparence dans cet état, ainsi que dans les états du milieu et de New-England, et a assez bonne mine dans les états de l'ouest; mais la pluie dont nous venons de parler lui a causé un dommage considérable dans plusieurs sections du pays. Les milliers, ou plutôt les millions d'arpens qui avaient été semés en blé d'Inde dans les riches bas-fonds du Wabash, de l'Illinois, du Missouri, de l'Arkansas, de la rivière Rouge et du Mississippi furent submergés pendant un si long espace de temps durant le mois de juin, qu'il faut nécessairement que la récolte en soit de beaucoup diminuée. Mais les états de l'est, du sud et du milieu suppléeront à ce déficit, de sorte que sur la tout nous aurons une récolte comme dans une année commune.

Les patates, pois, fèves, navets, et le tréfle surpassent tout précédent.

*Minerve.*

—On lit dans les journaux de la Jamaïque :

"La commission mixte possède un bâtiment sur lequel sont jugés les cas de traite. Ce bâtiment exige des réparations, et lorsqu'on s'est adressé à O'Donnell, membre de cette commission lui-même, pour en demander, il a répondu : "Cela ne me regarde pas; l'argent ne sortira pas de mes coffres pour cet objet."

"Le consul anglais, M. Crawford, lui écrit officiellement sur la manière honteuse avec laquelle la traite est encouragée. Le capitaine-général lui renvoie la dépêche cachetée, avec cette observation : "Qu'il ne voulait plus avoir de communication avec lui."

"Une députation de personnes qui s'intéressaient à quelques-uns des individus emprisonnés dernièrement se présente et obtint pour toute réponse : "Messieurs, gouvernez vos femmes et vos enfants; moi je prendrai soin de gouverner la colonie."

"Un Américain est tué par un sentinelle, et la demande en réparation n'est point prise en considération. Indigné des témoignages de sympathie que donnent à ce malheureux assassiné les bâtiments anglais, français et américains, il dit : L'armée américaine ne se compose que de 6,000 hommes, je puis disposer de plus de 14,000 et je les défie !

"On nous assure qu'en un mois on a introduit 1,100 esclaves à la Havane, ce qui a donné au capitaine-général un bénéfice de \$26,400. On ajoute que le comte de Madrid lui a fait de vifs reproches à ce sujet, déclarant que s'il ne se conformait pas aux traités à cet égard, le gouvernement anglais prendrait l'affaire en main; malgré cela, il est douteux qu'O'Donnell change rien à sa conduite."

—Des lettres du Brésil, des derniers jours d'avril, annoncent que le mariage de la princesse Jannaria avec le comte d'Aquila avait été célébré par de grandes réjouissances dans tout le royaume. A cette occasion, l'empereur a accordé la grande croix de l'ordre du Cruzeiro au maréchal Sout, et celle de l'ordre de la Rosa au ministre des finances de Naples. Le parlement avait tenu sa première séance préparatoire; mais on ignorait encore si le ministère aurait la majorité dans les chambres. Le 28 avait eu lieu la cérémonie de la consécration des évêques de Para et de Mariana. Les lettres de la province de Rio-Grande disent que les deux chefs rebelles, Onofre et Bento-Gonzalves, se sont battus en duel, et que le premier a été tué.

*Intervention française à Saint-Domingue.*—Les correspondances américaines d'Haïti ont souvent parlé d'intrigues des agents français dans cette île ayant pour but de la replacer sous le protectorat, sinon sous la domination de la France son ancienne métropole. Le *Courrier des Etats-Unis* a toujours traité ces accusations de calomnieuses, et il paraît que c'est avec justice, en ce qui concerne le gouvernement français; mais quant aux agents français, il n'en est peut-être pas de même: car des journaux de Paris annoncent, comme on l'a vu par notre dernier numéro, que le contre-amiral de Moges, commandant la station française des Antilles et du golfe du Mexique, est désavoué et rappelé par son gouvernement pour s'être immiscé dans les affaires haïtiennes et pour avoir accepté implicitement l'offre d'un protectorat français sur la partie orientale de l'île, qui s'est déclarée indépendante de la république d'Haïti et s'est constituée en gouvernement séparé sous le nom de la république dominicaine. Un des motifs de ce désaveu, s'il est réel, est sans doute que la France, en prenant la nouvelle république sous sa protection, mettrait celle d'Haïti en droit de refuser le paiement de l'indemnité qu'elle a consentie, au nom de toute l'île, en faveur des anciens colons français. Quoi qu'il en soit du désaveu de l'amiral de Moges, voici ce que nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* du 1er août :

La correspondance que nous allons reproduire donne des nouvelles assez importantes sur la situation de la jeune république de Santo-Domingo. Mais ces nouvelles sont si incomplètes, qu'il est fort difficile de les comprendre et de les apprécier. Nous y voyons, en effet pour la première fois, figurer deux présidents rivaux, nommés par deux juntas différentes, et représentant l'un un parti qui recherchait l'alliance et le protectorat de la France, l'autre un parti anti-français. Les précédentes correspondances n'avaient rien dit qui pût faire pressager ces divisions intestines; nous ignorions aussi que les Dominicains eussent fait à la France l'abandon d'un de leurs ports et il nous est impossible de deviner les causes et les conditions d'une pareille cession. Voici, d'ailleurs, cette correspondance, qui est d'origine américaine, et qui porte la date de Porto-Plata, 19 juillet :

"Une goélette de guerre dominicaine, appartenant au général Santa-Anna, et nommée la *Séparation* (c'était autrefois le bateau-pilote *Romp*), est arrivée hier en vue de ce port, avec des lettres de Santa-Anna pour le général Villanueva. Santa-Anna lui annonce qu'il a été *légalement* choisi, par la *Junte légale*, comme président de la république de Santo-Domingo. Le général Villanueva a envoyé son aide-de-camp, le colonel Tontio, à bord de la goélette, pour inviter le capitaine de ce bâtiment à entrer dans le port; ce dernier a accédé à cette demande, et a fait tirer un salut, que le sort de la ville lui a rendu.

"La Junte légale, qui a été réinstallée par le général Santa-Anna, était celle qui s'était constituée, de son autorité privée, au moment de la révolution; c'est elle qui voulait céder, ou plutôt qui a cédé le port de *Somana* à la France. Le parti à la tête duquel est le général Duarte, est opposé à la protection française. Depuis qu'on a destitué la Junte révolutionnaire, les Français ont agi activement, au Port-au-Prince, pour exciter le gouvernement des noirs contre l'est de l'île. Les mêmes intrigues ont eu lieu au Cap Haïtien, mais on ignore encore quel en a été le résultat. Lorsque le général Duarte fut proclamé président à la Vega et de ce côté de l'île, le général Santa-Anna était sur les frontières avec son armée. Ce fut là qu'il reçut une dépêche de Port-au-Prince, après lecture de laquelle il se dirigea sur Santo-Domingo avec son corps d'armée, qui grossissait à chaque pas. On assure que ses troupes, lorsqu'il s'est présenté devant la ville, étaient au nombre de 6,000 hommes, et assez bien disciplinées; c'est par elles qu'il a été nommé président. Santa-Anna est, dit-on, le chef du parti français. Quel sera le résultat de la protection française? nous ne pouvons le dire. Dans le commencement, cette puissante amitié sera certainement un bienfait, et, probablement cet appui fera du bien à ce peuple, pourvu que la France ne veuille pas lui imposer son gouvernement.

"Le général Duarte est blanc, il est âgé de 35 ans environ. Le général Santa-Anna est aussi blanc; il a environ 55 ans. Il a sacrifié toute sa fortune pour le succès de la révolution; il a lui-même armé deux goélettes de guerre. Les difficultés s'arrangeront, j'espère, mais on pense qu'il y aura quelque combat, si les deux prétendants y excitent les armées qui sont sous leurs ordres."

## MAÎTRE COURTOIS.

## CHAPITRE II.

Ainsi, quoique maître Courtois ne fût rien moins que généreux, il augmenta de son propre mouvement, les appointemens de son commis. Enfin, les choses allèrent si bien dans l'espace de quelques années, que parfois, quand le patron parlait du beau jour où il se retirerait des affaires, il donnait à entendre qu'il pourrait bien choisir l'intrépide Kerlaou pour successeur. Et alors il ajoutait, en clignant des yeux : — Charlotte, ma fille aînée, sera bonne à marier, et si je la cède, avec mon fonds, à un certain gaillard de ma connaissance, ce ne sera certainement pas un mauvais parti. Qu'en dis-tu, mon brave Breton ?

Kerlaou rougissait sans répondre. Seulement, lui qui avait vécu jusqu'alors dans la plus naïve familiarité avec tous les enfans de la maison, commença à se montrer plus sérieux et plus réservé en présence de Mlle. Charlotte, laquelle touchait alors à ses seize ans. Il est à croire que maître Courtois, dans ses momens de bonne humeur, s'était aussi permis ces sortes d'allusions devant sa fille aînée, car celle-ci ne parut nullement étonnée de la gravité que lui montra tout-à-coup M. Kerlaou. Cependant, la vie commune rapprochant sans cesse nos jeunes gens, ils ne pouvaient demeurer longtemps dans ces naïfs embarras : la sympathie ou l'aversion devait nécessairement éclater en présence de l'avenir qu'on leur laissait entrevoir. Il parut qu'on s'en tint de part et d'autre à la sympathie bonne et franche, qui avait du reste précédé, naturellement et sans calcul, les projets de maître Courtois. Dans cette position, lorsque, quelques années plus tard, maître Courtois, devenu riche, songea à se retirer des affaires, il semble que ce fût alors la chose du monde la plus simple et la plus aisée. Le digne homme, ainsi qu'il l'avait insinué plusieurs fois, allait sans doute céder son fonds de commerce à son commis en le mariant à sa fille. Oui, mais à mesure que le moment de réaliser ce dessein s'était rapproché, maître Courtois avait fait ses réflexions :

— Tout cela est fort bien, se disait-il, mais qu'est-ce que ça me rapportera, à moi !... Rien, c'est trop clair ; et de plus j'y perdrais énormément. Je trouve, dix fois pour une, soixante-dix à quatre-vingt mille francs de mon fonds. Je ne le vendrai pas ce prix-là à ces enfans, c'est sûr. Il faudra même que je le leur donne pour rien... Corbleau ! pour rien ! n'y ai-je pas sué sang et eau !... Baste ! je ne vais pas donner dans ces enfantillages, moi ! Quatre-vingt mille francs sont bons à prendre et encore meilleurs à garder. Suis-je donc si pressé de marier ma fille ? Pas le moins du monde, bien au contraire. Ma fille tient la maison, fait le ménage, veille à tout : il me faudra une bonne pour la remplacer : autre dépense ! Mais aussi pourquoi n'ai-je pu tenir ma langue ; tout le mal vient de là. A la bonne heure ! mais irai-je me ruiner pour un bavardage ? Non, Courtois, non, tu ne feras pas cette folie.

Néanmoins, les hésitations de maître Courtois se prolongèrent, et quoiqu'il eût, de longue main, habitué tout son monde à plier sous sa volonté, il craignait les protestations de sa femme, les plaintes de sa fille et tous les ennus d'une interminable explication. Cet embarras, outre l'amour du gain, ne contribua pas peu à le retenir dans les affaires. Mais enfin, lorsqu'il crut, avoir suffisamment amassé, il se décida brusquement à se donner un successeur.

Le soir, à table, il annonça cette nouvelle :

— Tu seras contente de moi, ma femme : dans six mois nous sommes rentiers. J'ai traité avec M. Kerlaou. Il achète le fonds quatre-vingt-dix mille francs ! C'est de l'argent cela.

Il appuya sur ces derniers mots, comme pour mieux faire ressortir l'importance de la somme, et pour montrer en même temps la distance où se devait nécessairement tenir le pauvre Kerlaou. Néanmoins, il fut bien aise de se soustraire aux commentaires que devait susciter la nouvelle, et il ajouta : — Je vais chez le notaire pour préparer notre acte.

Là dessus il sortit. Dépeindre l'étonnement où ces quelques mots plongèrent toute la famille ne serait pas chose aisée. On demeura morne et silencieux : Kerlaou, le premier, se leva précipitamment comme pour se rendre aux travaux du magasin, mais bien plutôt pour dérober son trouble et son agitation ; il était d'ailleurs trop fier pour laisser échapper un seul mot de plainte ou de reproche. A peine était-il parti que Charlotte, qui avait fait aussi les plus violents efforts pour se contenir, se jeta dans les bras de sa mère en pleurant. Mme. Courtois éprouvait sans doute une grande pitié pour les douleurs de sa fille ; mais au fond elle n'était pas si désolée qu'on aurait pu le croire. Son mari avait prononcé un mot magique pour elle : quatre-vingt-dix mille francs ! Le digne homme n'avait pu résister à un si bel appât. Hélas ! elle ne comprenait que trop bien cette

faiblesse. Aussi, pour consoler Charlotte, ne lui promet-elle pas d'user de toute son influence pour faire rompre le fatal marché, non ! — Prends courage, disait-elle, nous voilà plus riches que nous n'espérons. Qui sait ? ton père trouvera peut-être là dedans une jolie dotte pour sa fille. Allons, Charlotte, allons ! essuie tes yeux, embrasse-moi, fillette ! j'espère que ce ne sera qu'un mal pour un grand bien.

Charlotte ne répondait pas ; mais sa sœur cadette, jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, qui était l'enfant gâtée de la famille, et dont la vive intelligence, aidée de quelque éducation, comprenait parfaitement les tristes caractères de ses parents, regardant sa mère d'un œil ironique et presque méprisant, lui dit : — Patience, ma mère, et toujours de la patience ! il est vrai qu'il nous en faut beaucoup. Mais je crois que si nous avions toutes un peu plus de cœur, nous serions un peu plus heureuses. Si j'étais à votre place je sais bien ce que je ferais, moi...

— Et que ferais-tu, petite ?

— Je parlerais haut et fort.

— Tu ne connais pas ton père, ma fille ! répondit Mme. Courtois avec une sorte de mélancolie ; je ne t'ai jamais dit pourquoi je boitais de la jambe gauche ! C'est pour avoir voulu, un jour, parler haut et fort, comme tu dis. Je voulais te faire mettre deux ans en pension ; ton père refusait ; j'insistais. Il se fâcha, et je fus renversée à terre d'un coup de pied. Mon Dieu ! que me fais-tu dire ? N'en parlez pas, surtout.

— Oh ! bien, je parlerai, moi, s'écria Jenny toute émue.

— Doucement, doucement au moins ! Quoiqu'à tu sois son Benjamin, il te tuerait dans une colère !

Lorsque maître Courtois rentra chez lui, vers dix heures, il trouva toute la famille réunie dans l'arrière-boutique, sauf Auguste, son fils, qui, selon son habitude, et malgré les défenses paternelles, courait les estaminets, et les contre-marches. On travaillait silencieusement. Après un long moment d'hésitation excitée par les signes de Jenny, Mme. Courtois se hasarda à dire d'une voix craintive :

— Tout est-il fini, père ?

— Sans doute, et nous signons l'acte avant huit jours.

— Ah ! fit Mme. Courtois, sur le ton de l'indifférence.

— Et moi je dis, papa, que tu as tort et grand tort, s'écria Jenny, avec une au lace qui fit frémir sa mère.

— Pourquoi cela, Mam'selle ?

— Parce que tu manques à tes promesses.

— Est-ce envers toi ? petite drôlesse ! répondit maître Courtois en s'avancant lentement vers sa fille et en la regardant de manière à lui enjoindre le silence. Que t'ai-je promis, ma raude ?

— Rien à moi, répliqua résolument Jenny, mais à d'autres.

— Veux-tu te taire, dit maître Courtois, en frappant du pied.

— Non, je ne veux pas me taire, répondit Jenny en se levant ; et que me feras-tu ?

Maître Courtois se croisa les bras avec une sorte de tranquillité froide qui faisait présager un prochain et dangereux éclat.

— Oui, tu as tort, reprit Jenny, parce que tu sacrifies ma sœur à tes intérêts, et que tu aimes mieux un peu d'or que tes enfans.

— Je te conseille, Jenny, de te mêler de tes affaires.

Mme. Courtois faisait mille efforts pour retenir sa fille ; mais bien inutilement.

— Ce sont les miennes aussi, continua Jenny ; car, la manière dont on agit avec ma sœur ne me dit-elle pas ce qu'on fera pour moi ? Et d'ailleurs, comment sommes-nous traitées depuis que nous sommes au monde ? Nous sommes les domestiques de la maison ; nous avons à peine le nécessaire ; les privations nous épuisent ; nos vêtements sont ridicules et font rire chacun à nos dépens. Et cependant tu es riche, papa ; tes coffres sont pleins d'or ; tu as de l'argent partout ; tu aimes à t'en vanter au dehors ; et tu ne vois pas que ta parcimonie fait la risée publique. Et on a raison, vraiment ; car, enfin, l'emporteras-tu avec toi, cet or ; et ne faudra-t-il pas un jour le laisser, à des étrangers peut-être ?

Il n'y avait pas un mot, dans cette chaude apostrophe, qui ne fût de la plus exacte vérité ; malheureusement, le tout était fort mal placé dans la bouche d'une fille. Maître Courtois irrité du fond et de la forme de ce langage, s'écria brusquement :

— Tu as fini, n'est-ce pas ? je vais te répondre !

Et, saisissant les deux bras de sa fille dans une de ses larges mains, de l'autre il lui appliqua de si rudes coups que, lorsqu'il vint à la lâcher, Jenny, meurtrie ensanglantée, tomba sans connaissance dans les bras de sa mère et de sa sœur.

Après une telle scène, personne n'osa souffler mot ; et maître Cour.



tois put sans aucun embarras, diriger et terminer ses affaires comme il l'entendait.—Que diable! se disait-il, pour justifier sa brutalité; il faut être maître chez soi.

Seulement, Jenny garda quinze jours le lit des suites de cette affaire. Et lorsqu'elle se releva, on remarqua dès lors sur ses joues une pâleur, que rien ne put effacer. Quoiqu'il en fût, maître Courtois vendit son fonds et se retira des affaires. C'est à dire, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'il s'adonna à une industrie nouvelle qui lui promettait, tout en ayant l'air de vivre de ses rentes, les plus fabuleux bénéfices. Il s'amusa à faire valoir ses fonds. Voici de quelle manière: il prêtait, pour obliger, à des personnes gênées dans leurs affaires, mais ayant d'ailleurs quelque bien; il prenait hypothèques sur le patrimoine, touchait des intérêts déguisés de dix à douze pour cent, faisait exproprier faute de paiement, et souvent achetait à vil prix l'immeuble vendu aux enchères. Et si l'on se rappelle que, toujours fidèle à ses vieilles habitudes, maître Courtois ne dépensait pas six mille livres sur les vingt-cinq à trente mille livres de rentes que son commerce lui avait values, on concevra facilement le rapide accroissement de cette fortune. En quelques années maître Courtois devenait millionnaire.

Ce genre de trafic mettait notre homme en rapport avec tous les rangs de la société: il était déjà parfaitement connu dans le commerce; il se trouvait maintenant tous les jours en relations avec les hommes de loi; et enfin, parmi ses obligés, il se rencontrait toutes sortes de personnages. Or, comme aujourd'hui la fortune est au dessus de toutes les distinctions, et compense suffisamment toutes les qualités morales, maître Courtois se vit bientôt entouré d'une foule de gens qui briguaient à l'envi l'honneur de son alliance. Celui-ci avait des créanciers à satisfaire; celui-là voulait acheter une étude; l'un désirait attendre patiemment la clientèle; l'autre voulait devenir éligible, et tous considéraient les écus de maître Courtois comme le plus court et le meilleur chemin pour atteindre à l'objet désiré. En conséquence, on se disputait la main de Mlle. Charlotte. Maître Courtois se trouva d'abord flatté de ces adulations et de ces hommages qui l'entouraient si obligeamment. Il parut successivement donner quelques espérances à divers prétendants. Et de là grand émoi dans la maison. Le pauvre Kerlaou y avait toujours été reçu en ami; maître Courtois le tenait encore en grande estime, et Charlotte était bien résolue, quoiqu'il pût arriver, à lui rester fidèle. On jetait donc les hauts cris contre les insinuations perfides de maître Courtois, et l'on recevait le plus malhonnêtement possible tous les jeunes dandys adinés à faire leur cour. Mais heureusement le siège ne tardait pas à être levé. Sitôt que des politesses on en venait aux explications, maître Courtois rompait brusquement par un: Ce n'est pas possible, n'en parlons plus!

A-t-on jamais vu chose pareille! disait-il à sa femme. Ne dirait-on pas que l'on n'a gagné quelques sous que pour avoir le plaisir de les offrir à ces blancs-becs. Le croirait-on? ces gaillards là vous demandent cent cinquante et deux cent mille francs, comme si ça se ramassait au coin des bornes. Deux cent mille francs! Cela fait dresser les cheveux sur la tête!

*A continuer.*

#### DECES.

A Québec, le 9 du courant, M. R. Kielkoße Frédéric Chambers, âgé de 85 ans.

Au Cap Santé, François Rinfret dit Malouin, ecr., marchand, âgé de 55 ans.

#### RENTREE DES CLASSES.

COLLEGE DE L'ASSOMPTION.  
La rentrée des ÉLÈVES au COLLÈGE de l'ASSOMPTION aura lieu le 16 septembre. Et. NORMANDIN, Pte. Direct.

#### COLLEGE ST. HYACINTHE.

LES CLASSES DE CETTE INSTITUTION recommenceront le 11 SEPTEMBRE; les Elèves doivent se rendre la veille, à 6 heures du soir. Le prix de la pension est de £15, payables d'avance en deux termes; le premier à la rentrée des Elèves, et le second au 15 février. Tous arrérages doivent être préalablement payés. Il sera libre à tous les pères d'envoyer leurs enfants comme Demi-Pensionnaires; mais les Elèves de cette Catégorie paieront £5 par an, au lieu de £4 qu'ils payaient ci-devant.

#### AVIS.

Un maître d'école bien recommandé sachant l'anglais demande une place dans un village. S'adresser à ce bureau pour plus amples informations.

#### A VENDRE.

A OEBUREAU,  
CANTIQUE pour la TEMPÉRANCE.

TOUTES personnes qui doivent à feu M. J. Z. CARON vicaire-général, curé de St. Clément et celles qui ont quelque balance à faire sont priées de se présenter tous les MERCREDI et JEUDI prochain et suivants de chaque semaine à St. Clément au presbytère ou chez M. Ls. HAINAULT, N. P.

#### AGENCE A NEW-YORK, Pour Ornaments et Objets d'Eglise, AUSSE

Pour marchanuisa de tous genres.

#### AUX MESSIEURS DU CLERGE.

En venant solliciter les commandes des MM. du Clergé, le Sous-igné, (d'après les rapports qu'il vient d'établir avec les principaux fabricants de Lyon) n'a pas cru mieux démontrer les avantages offerts au Clergé du Canada, que par la communication de l'extrait suivant.

A M. J. C. ROBILLARD, } LYON, 12 DÉCEMBRE 1843.  
NEW-YORK. }  
"Nous sommes certains que les MM. du Clergé des Etats-Unis et du Canada, trouveront de grands avantages à vous confier leurs ordres. Ils auront d'abord la facilité de

CHOISIR SUR ÉCHANTILLONS  
et même de faire les modifications désirées aux divers dessins qu'ils auront sous les yeux.

"Comme nous fabriquons exprès (à moins d'ordres pour objets inférieurs) les marchandises seront toujours d'une FRAICHEUR irréprochable.

"Sous le rapport des prix, vous n'aurez pas de concurrence possible, puisque nous vendons ici à des commissionnaires, qui expédient à d'autres commissionnaires, tandis que vos correspondans achètent comme s'ils étaient eux-mêmes en fabrique."

Afin d'offrir en assortiment et en prix tous les avantages des marchés de Paris et de Lyon, le sous-igné vient de recevoir des principaux fabricants, les ÉCHANTILLONS LES PLUS RICHES de Chasubles, Dalmatiques, et Chapes: Draps d'or et d'argent; Satins et Soies façonnés dans toutes leurs variétés; aussi les échantillons de plus de 300 différents genres de Gluds, Dentelles, Franges en or, argent, soie, coton et fil.

Les ordres qu'on voudra bien lui remettre et accompagner des explications les plus détaillées (pour éviter la moindre erreur), seront de suite expédiés aux fabricants et exécutés (sous un délai de 60 jour au plus), d'une manière à mériter l'honorable clientèle du clergé par le bon goût, la fraîcheur et surtout le prix des objets.

Chaque ornement pourra être importé, tout fait, ou au complet de l'étoffe et galons nécessaires à sa confection dans ce pays.

On s'attachera aussi aux genres les plus nouveaux dans l'exécution d'ordres pour Osténsoirs, Ciboires et autres objets en métal.

On pourra si on le préfère, s'adresser à quelque membre du clergé de New-York, pour faire un choix d'ornemens d'après les échantillons ci-dessus, ou remettre au sous-igné des directions qu'il suivra toujours avec la plus grande attention.

J. C. ROBILLARD,  
Marchand commissionnaire, No. 82, Beaver Street, New-York.  
New-York, 15 juillet 1844.

#### MANUEL OU REGLEMENT DE LA SOCIETE DE TEMPERANCE.

DEDIE A LA JENESSE CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: un schelling; dix schellings la douzaine.

N. B.—Cette réduction dans le prix de cet ouvrage est telle que ceux qui sont au fait des dépenses qu'occasionne l'impression d'un livre aussi volumineux, comprendront facilement qu'il n'y a que le désir de le répandre dans toutes les classes qui ont pu y donner lieu. On espère donc trouver une compensation dans l'empressement de chacun à en faire l'acquisition.

#### ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,

Rue Ste. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. STARKE et Cie.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. ON S'ABONNE au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
Chaque insertion subséquente, 7½d.  
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.  
Chaque insertion subséquente, 10d.  
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PTEB.

PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY, PTEB.

IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.